

CULTURE

Kula Shaker relance le babacoolisme

Hindouiste, néoprogressif, végétarien, look hippie: le dernier groupe rétro anglais, qui domine les hit-parades britanniques, est de passage à Paris. **Page 33**

Châteauvallon: Gérard Paquet, le FN et l'administrateur

Nouvelle étape dans le bras de fer qui oppose la mairie FN de Toulon et le Théâtre national de la danse et de l'image de Châteauvallon, dirigé par Gérard Paquet. **Page 35**



Belle tenue pour une Promesse

Les travailleurs clandestins vus par deux Belges qui réveillent le cinéma.

La Promesse

de Luc et Jean-Pierre Dardenne. Avec Olivier Gourmet, Jérémie Renier, Assita Ouédraogo, Frédéric Bodson, Rasmanné Ouédraogo. Durée: 1h33.

La Promesse est un film très important. Sans doute parce que, mettant en fiction de sombres histoires de travailleurs clandestins en pays belge, il tombe à pic dans notre actualité de sans-papiers et de révision des lois Pasqua. A cet égard, c'est une claque belge qui devrait avoir la vertu de réveiller le cinéma français, et surtout sa partie «jeune», trop occupé sans doute à finir sa tasse de thé pour songer à filmer ce qui se passe et lui passe sous les yeux. Mais que la Promesse soit un film d'actualité, il ne l'a pas cherché, c'est plutôt l'actualité qui l'a rattrapé, prouvant au passage que la prémonition ou la vision est un des critères de l'œuvre d'art. Avant d'être un film de son temps, la Promesse est un film foncièrement intemporel. C'est-à-dire à la fois brutal et perturbant: un film éclair qui avance par foudroissements successifs et qui débute comme un coup de tonnerre.

«La Promesse» tombe à pic dans notre actualité de sans-papiers et de révision des lois Pasqua

Un adolescent sort d'un garage pour servir de l'essence à une mère. Il ne lui faudra que deux temps et trois mouvements pour sauter sur l'occasion de lui tirer son porte-monnaie. Et les frères Jean-Pierre et Luc Dardenne, coréalisateurs de la Promesse, n'auront pas perdu plus de temps, en deux plans et trois dialogues, pour filmer cette saynète expéditive. Ce sens de l'opportunité, qui n'a rien à voir avec l'opportunisme, met en vedette une forme d'intelligence rare au cinéma: une intelligence politique qui consiste à connaître les armes de ses ennemis pour mieux les retourner contre eux.

Les Dardenne filment comme Tarantino dans Pulp Fiction: caméra à l'épaule, panique au ventre, à un rythme biologique qui frise l'arrêt cardiaque. Mais cette turbulence à l'art de fixer les idées noires plutôt que de les embrouiller. C'est un film qui fait de la vitesse comme on fait de la vitesse avec une mob

volée: enivré et mort de trouille.

Au physique, la Promesse n'a pas le moral. Le jeune voleur de porte-monnaie s'appelle Igor. Apprenti mécanicien à mi-temps, il est surtout à plein temps le fils de son père, Roger, un marchand de sommeil qu'il assiste dans ses arnaques aux travailleurs clandestins et ses chantiers au noir. Roger est un gros salaud prêt à tout pour faire prospérer son petit commerce crapoteux. Y compris l'ignominie. Car il arrive qu'un des clandestins, le Burkinabé Hamidou, se tue en tombant d'un échafaudage lors d'une descente de flics. Avec l'aide hébétée d'Igor, Roger va escamoter le cadavre sous une chape de ciment.

Tout irait pour le mieux au royaume des ombres, si la jeune veuve d'Hamidou, Assita, ne s'obstinait pas dans volonté dérangeante de savoir. Roger va multiplier les intimidations, dont une tentative de viol, pour qu'Assita et son bébé déguerpiissent. Igor sera l'auxiliaire quasi muet de cette damnation crapuleuse. Jusqu'à ce qu'Assita arrache au jeune

homme la promesse qu'il s'occupera de son bébé en cas de malheur, le sommant du même coup de choisir quelle sorte d'humain il veut devenir. Mais le film se garde bien d'imposer ce genre de chantage au choix. C'est même une de ses politesses de fond que de laisser la porte ouverte aux doutes catégoriques tant du côté de la rébellion anarchiste qui le travaille, que du côté de la compassion qui le ronge. Vu de face, Roger est une fieffée ordure, mais d'une autre main, celle qui caresse les cheveux blonds de son fiston, qui le lave sous la douche comme un chiot crotté après l'enterrement escamoté d'Hamidou, il n'est pas un père moins modèle qu'un autre. De même, Igor est sans doute un jeune innocent, mais son abrutissement n'est pas exempt de la perversité qui sied à un archange de la mort. Il faut dire à cet égard la splendeur des acteurs qui prêtent leurs corps aux deux personnages principaux: Olivier Gourmet (Roger le gros) et Jérémie Renier (Igor



On peut voir les personnages de «la Promesse» comme des animaux à l'affût, toujours un peu sous la menace.

le maigre), autant père et fils en mal incarné, que Laurel et Hardy tragiques.

Pourquoi est-ce un certain cinéma de l'Europe de l'Est qui vient en tête quand on veut raccrocher la Promesse aux branches d'un cinéma déjà connu? Disons, le Skolimovski de Moonlighting, le Kaniévski de Bouge pas, meurs et ressuscite ou le Kieslovski de Tu ne tueras point. Parce qu'on retrouve dans la Promesse cette même manière rude mais amicale de nous attirer dans les mondes parallèles du malheur (dents pourries et ongles noirs) qui nous frôlent tous les jours et qu'une omerta sociale sans cesse réduit. Ce serait une belle promesse à faire à la Promesse: lui promettre que, pour une fois, on ne fermera pas les yeux ●

GÉRARD LEFORT

«Filmer comme si c'était la vie»

Explications jumelles des frères Dardenne, cinéastes.

Bien qu'il craigne, avec une légère coquetterie, d'être celui qui paraît le plus âgé, Luc est le plus jeune (42 ans) des frères Dardenne. C'est aussi le plus locace, Jean-Pierre (45 ans) intervenant avec plus de parcimonie. Ils se ressemblent beaucoup sans qu'on puisse les confondre, même si, à Central Park (ils viennent de présenter, triomphalement, leur film au Festival de New York), des jumelles américaines les ont pris pour des jumeaux. Pourtant, leur gémellité s'illustre de manière incontestable, dans tous les autres domaines que physique: Luc et Jean-Pierre ont les mêmes sentiments, les mêmes idées, les mêmes envies. Depuis vingt ans qu'ils travaillent ensemble, les frères Dardenne ont fini par professionnellement fusionner.

«Ce que je ressens le plus profondément, c'est que nous sommes une seule personne divisée en deux corps.» Luc Dardenne

Luc Dardenne. On a une méthode de travail très

simple. D'abord, on répète ensemble, nous deux et rien que nous. On repère, on se place là où on voudrait placer les acteurs, on joue même un peu parfois. Ensuite, on travaille environ une heure avec les acteurs sans caméra ni aucun technicien. On essaye des trucs, on discute, puis on appelle le directeur photo et l'ingénieur du son et on retravaille avec eux. Enfin, quand on sent qu'on est proche de ce qu'on veut, on tourne.

Mais lequel de vous deux «tourne»?

Jean-Pierre. On fait tout ensemble à tour de rôle, nous sommes entièrement polyvalents.

Luc. Pour les questions d'argent, on s'adresse plutôt à moi puisque sur ce film j'étais aussi producteur...

Mais comment définir votre dualité?

Luc. Ce que je ressens le plus profondément, c'est que nous sommes une seule personne divisée en deux corps. Et bizarrement, cette sensation s'accroît avec l'âge. Mais c'est aussi une complémentarité qu'on a trouvée à l'usage. Mainte- ●●●

●●● «nant nous sommes «un», c'est-à-dire que si je devais aller à l'hôpital une semaine, Jean-Pierre ferait le film sans moi, exactement comme on l'aurait fait ensemble.

Vous avez des conflits parfois?

Luc. Oui, mais hors plateau. On fait attention de ne pas s'engueuler devant les autres. Si on n'est pas d'accord, on va discuter à l'écart.

Jean-Pierre. Etre deux, c'est surtout vis-à-vis de l'extérieur que c'est problématique. On est un peu comme Roger et Igor dans *la Promesse*: nous sommes une machine, et ça déstabilise parfois. Aussi, le fait d'être deux sur un plateau évite le processus de petite cour qui s'organise souvent autour de «l'auteur». C'est bien d'être deux, parce que ça brise l'allégeance, le côté gourou et aussi notre propre narcissisme.

Vous identifiez-vous à une autre «paire» du cinéma?

Luc. Bien sûr, quand on vu *Padre Padrone*, on s'est dit: «Tiens deux frères.» On s'est évidemment identifié. Mais nous n'avons aucun modèle de ce genre, toutes les expériences de travail à deux sont uniques.

Ce film est celui qui vous fait connaître. Cela change-t-il la nature du regard que vous portez sur lui.

Luc. Non, pas tellement, parce que dès qu'on l'a fini, on savait déjà qu'il ne serait pas comme les autres. Il est très différent de nos films précédents.

Jean-Pierre. On avait une intuition commune sur le film qu'on voulait faire, sur la forme qu'il devait avoir et sur le sentiment qu'il fallait donner au spectateur. L'idée c'était un film qui ne soit pas vraiment comme un film. On voulait filmer comme si (excusez-moi de cette expression stupide) c'était la vie. Comme si nous n'étions pas là et qu'il n'y avait pas de mise en scène. Il y a pourtant une grande autorité du film sur le spectateur, une mise en scène derrière laquelle vous existez très fort.

Jean-Pierre. C'est-à-dire qu'on voulait qu'il n'y ait aucune théâtralité. On voulait pomper l'énergie de la réalité. On voulait que rien ne vienne se mettre devant, aucune représentation derrière laquelle on exprimerait quoi que ce soit: ce que nous voulions, c'est être directement derrière. Surtout, on voulait éviter de refaire ce qu'on avait déjà fait et c'est la première fois qu'on a le sentiment d'y arriver vraiment.

Quel était votre point de départ pour cette histoire?

En chœur. On est parti d'un triangle.

Jean-Pierre. Un triangle où figurent les fils, le père et l'étrangère. Le père et le fils c'est une petite machine à faire le mal en toute banalité. Mais un grave problème vient heurter leur réalité. *La Promesse* est une histoire qui raconte comment le fils va se reconnaître en tant qu'homme dans une étrangère et donc «trahir» son père.

Luc. On peut aussi voir ces personnages comme des animaux à l'affût, toujours un



Luc et Jean-Pierre Dardenne (ou vice versa). «Nous sommes entièrement polyvalents.»

peu sous la menace. C'est grâce à ça, à ce côté instinctif du personnage d'Igor, qu'il va progresser. On voulait éviter de faire un film sur une «prise de conscience». Igor n'est pas l'objet d'un processus au cours duquel il «prend conscience». Il ne décide pas «en conscience» d'agir comme, finalement, il le fait: c'est un processus instinctif et c'était très important pour nous de le conserver ainsi.

Qui est Jérémie Renier (le jeune Igor à l'écran)? D'où vient-il?

Luc. On a passé un appel à la radio qui nous a rapporté un millier de réponses. On en a éliminé sept cents sur photo parce que le physique ne correspondait pas. Pour la totalité des trois cents autres, on a fait des essais vidéo.

Jean-Pierre. Quand Igor est arrivé, on lui a demandé de jouer une scène où il est question d'argent caché. Il a immédiatement dominé l'espace et la scène. On n'a pas hésité longtemps. Il a à la fois beaucoup de naturel et de maîtrise. Lui-même est passionné de cinéma, il fait des petits films vidéo avec ses copains d'école. Il nous a dit qu'il avait appris beaucoup sur notre tournage...

Luc. Ce qui est beau chez lui, c'est comment sa timidité lui donne une audace extraordinaire. Ce qui est très précieux pour nous, c'est aussi cette chose: en le voyant, un spectateur adulte ne peut pas trop s'épancher sur sa propre jeunesse, regretter son «temps perdu». Parce qu'il y a quelque chose de pervers, de compliqué dans ce personnage et dans ce corps. Ce n'est pas l'enfance innocente: on ne voulait pas de ça.

Une scène de «la Promesse» fait beaucoup parler d'elle: celle du karaoké.

Luc. Ce n'est pas un karaoké, c'est un «ca-

fé chantant», un truc typiquement belge, bien qu'importé par les Italiens, où on va chanter en famille, accompagné par un vrai orchestre. On savait bien avant de la tourner que l'on ne ferait qu'un seul plan serré. Le contre-champ n'avait aucun intérêt pour nous. C'est une scène qui trouble parce qu'ils y sont tous les deux très sympathiques. On n'a pas répété. C'est la première et la seule prise. C'est là aussi que s'est soudée une complicité entre les comédiens parce qu'il a fallu qu'ils s'entraident et tiennent toute la scène d'un trait. Il faut reconnaître aussi que l'orchestre a été très bien.

Le décor social de «la Promesse» est d'une brûlante actualité...

Luc. Il s'agissait pour nous de montrer des rapports sociaux sans un discours universalisant. Il n'y a aucune astuce qui vient par exemple légitimer ou dénoncer les actes d'Igor et de son père. Nous voulions montrer les choses telles quelles, il fallait que le roi soit nu. Le milieu de l'immigration clandestine convenait à notre projet, mais celui-ci préexistait.

On ne s'est pas dit: «Tiens, on va faire un film sur un sujet socialement chaud.» D'ailleurs, c'est une inversion fondamentale de nos priorités par rapport à nos travaux précédents. Nous avons cette fois décidé primordialement d'une fiction, au service de laquelle nous avons mis notre expérience documentaire, et pas l'inverse. Jean-Pierre. C'était en fait le meilleur moyen pour donner sa chance à chacun des personnages, pour que chacun aille au bout de sa logique. C'est comme si nous avions trouvé le moyen de donner un sens à la tension qui a toujours alimenté notre travail et même notre vie ●

RECUEILLI PAR OLIVIER SÉGURET